

Lundi 7 décembre 2015, 3 h 30 du matin
Grenoble, Park Hotel, chambre 305

« *Plein Soleil, Le Feu follet, La Femme infidèle, Mort d'un pourri, La Sorcière, Raphaël ou le Débauché, La Ligne de démarcation, Trois Chambres à Manhattan, Max et les...* Non, ça c'est avec Piccoli... »

Je n'ai aucun souvenir précis de la nuit au cours de laquelle m'est venue l'idée absurde d'égrener la liste des films de Ronet, Ventura, Denner ou Mastroianni pour combattre mes insomnies. Non seulement ça ne fonctionne pas puisque je finis toujours par chercher sur mon portable le titre que j'ai sur le bout de la langue, mais il est en plus démontré scientifiquement que la lumière des écrans affecte les rythmes circadiens de façon bien plus nocive que n'importe quelle drogue.

« *Plein Soleil, Le Feu follet...* »

QU'IL EMPORTE MON SECRET

Je reprends la liste à voix basse.

Dans la chambre 305, le spectacle est désolant : mon corps en travers du lit, en une croix molle, yeux grands ouverts, les draps sont chauds, l'oreiller trop mou, les rideaux mal tirés, langue pâteuse, tête lourde mais consciente que le sommeil ne viendra pas malgré mes acteurs fétiches, les mignonnettes d'alcool du minibar vidées d'un trait et les bruits réguliers de la pluie contre la vitre. J'ai cherché la bonne place toute la nuit, furtivement rassurée par un coin de drap frais, position du fœtus, paumes jointes sous ma joue gauche, puis sous ma joue droite en me retournant, immobile un instant, celui d'y croire dur comme fer jusqu'à ce que mes jambes se remettent à bouger... Une bouteille d'eau à portée de la main, des bulles de Badoit, tièdes, maintenant, puisque plus d'Évian dans le minuscule réfrigérateur, six trajets vers la salle de bains – surtout, penser à ne pas tirer la chasse pour ne pas réveiller les voisins.

Et là, malgré mes efforts pour rentrer dans le rang et rejoindre les dizaines de corps sagement endormis, seuls ou par deux, à tous les étages de l'hôtel, victoire par abandon. J'ouvre les yeux et observe le plafond en tentant de fixer mes pensées sur ce qui m'attend.

« Un, deux, trois... »

C'est plus fort que moi, j'entame le décompte des spots éteints, ça relève du trouble obsessionnel compulsif, je range pour ne pas être dérangée.

Et pourtant...

QU'IL EMPORTE MON SECRET

Le procès en appel de Joël Domois se tiendra après-demain, mercredi 9 décembre, à quelques rues de cet hôtel moderne situé face au parc Paul-Mistral, cœur de la ville de Grenoble, une chambre impersonnelle à l'ambiance belge avec son camaïeu de gris et blanc, son parquet lasuré et ses photos de Lucien Clergue posées sur de fines étagères de bois vieilli. Curieux choix que des œuvres de ce photographe mort à Nîmes l'année dernière pour orner les murs d'un hôtel au milieu des montagnes... J'en aperçois une, éclairée par la lumière d'un lampadaire, rayon jaune qui se faufile, cadre tremblant entre les rideaux mal fermés. Image d'une corrida d'El Cordobés à Arles en 1964. Je distingue le corps du torero arc-bouté, une jambe en avant, une main sur la hanche, le menton relevé et le regard défiant, le long de son *palo* la *muleta* repliée caresse le sable et la mort le frôle à cet instant. Ses bas sont tachés de sang.

Mercredi, je suis appelée à comparaître.

Ça sonne faux, tout semble terriblement décalé.

L'impression tenace qu'on parle de quelqu'un d'autre, que ça ne me concerne pas, comme si mon histoire ne m'avait jamais appartenu.

Je réalise que depuis ce 14 juillet 1984 je n'ai fait que l'effleurer et la vivre à distance. J'étais cachée dans une zone grise, inclassable, un tampon entre mémoire et oubli.

Trente et un ans à me raconter une autre vie en omettant les dégâts d'un soir d'été. Aucune alternative. J'ai fait

QU'IL EMPORTE MON SECRET

ce que je pouvais avec le peu de souvenirs qui me restait. Une réminiscence des faits qui demeurait intacte mais occultait mes douleurs.

En oubliant, j'ai perdu connaissance, au propre comme au figuré, pour me construire à partir de bribes aseptisées qui m'aident à m'ancrer dans le présent.

L'oubli est une stratégie de survie, un processus sélectif et dynamique, un choix imposé d'obscurité sur une partie de sa mémoire, suivi du mensonge qui pose les bases d'une autre réalité, plus facile à digérer. J'ai passé ma vie à tout contrôler pour éviter le raz de marée, à mettre en place une histoire instinctive et chaotique, à inventer le quotidien de ma prison en créant un personnage de « survivante » qui impose silence et respect, mais aujourd'hui ça m'explose à la gueule.

Je ne cherche pas d'excuses bidon. Mon histoire est compliquée, tout est compliqué, mes rapports aux hommes, aux femmes, sont compliqués, même mon chat ne me laisse pas le caresser.

La nuit, des questions me hantent. Pourquoi la mémoire serait-elle forcément plus positive que l'oubli ? Pourquoi faut-il se souvenir de tout ? Et surtout pourquoi, alors que je ne souffrais plus depuis si longtemps, me rapprocher maintenant du bord du gouffre ?

Depuis trois semaines le temps ne m'appartient plus.

Ils m'ont demandé de faire vite, de me rappeler de tout et d'oublier l'essentiel. Ils me croient comme les autres : naïve et rassurée par leur discours, mais je sais que ces

QU'IL EMPORTE MON SECRET

corbeaux m'enverront à la casse après le verdict, comme tous les témoins qu'ils draguent jusqu'aux procès et qu'ils renvoient, penauds, à leurs vies de collabos.

Une équipe d'avocats, pas là pour comprendre, seulement pour gagner, ils connaissent les ficelles du métier, les angles d'attaque, et c'est la raison pour laquelle je dois apprendre des centaines de réponses par cœur.

Dès le lendemain du procès ils disparaîtront et je reprendrai ma vie seule avec de nouvelles questions qui rouvriront mes cicatrices, je partagerai le destin humiliant du taureau qu'on a gracié mais qui portera à jamais les traces des lames des picadors sur son dos puissant.

Je suis « brave » mais je vais morfler.

Car comment accepter de retoucher à ses blessures sans avoir peur de se souvenir de l'effroi qui les a accompagnées ? C'est localiser l'éclat de verre incrusté et imaginer non pas la délivrance finale mais la souffrance de l'extraction, c'est sentir qu'en espérant le soulagement on prend le risque d'un traumatisme plus grand. Je réalise aujourd'hui que l'amnésie complète, celle qui remet les compteurs à zéro, est un leurre. L'oubli n'est qu'un lapsus de mémoire, un couvercle, au mieux un pansement, tout sauf une protection, car mon passé est encore là, sous-jacent, stocké, fiché par un cerveau zélé qui rit de mes errances.

La fine équipe du barreau a beau me répéter que je dois lui faire confiance, que je suis son joker, le ticket gagnant, j'ai pour ma part l'intime conviction d'être

QU'IL EMPORTE MON SECRET

son jouet, sa dernière cartouche, et sûrement pas la meilleure.

Au début, j'ai obéi, avec l'arrogance de la bonne élève, sans craindre d'y laisser des plumes, puis j'ai compris, à mes dépens, qu'on ne gagne pas contre la violence des souvenirs qui reprennent leur place, qu'on n'est rien face à cette armée d'images apparues soudain et qui mitraillent sous les paupières, toujours la nuit, si loin de l'aube.

Des centaines de milliers de secondes depuis l'« accident » de l'été 1984, pendant lesquelles je me suis appliquée à m'éloigner de la fissure, pas à pas, en retenant mon poids et ma respiration, interminable marche solitaire qui n'imprime aucune trace. Et voilà que tout est revenu d'un coup et m'a rattrapée avec la force de la claque qui redresse l'élève assoupi. Une faille qui s'est ouverte sans que j'aie fait le moindre mouvement.

Cette nuit, je ne peux m'empêcher de me maudire...

Surtout que le nom de l'accusé, Joël Domois, n'appartenait même pas à mon passé jusqu'à ce que je le croise par hasard, ce jeudi 29 octobre 2015, dans la bibliothèque du centre pénitentiaire pour hommes de Nantes. Ce jour-là, j'aurais mieux fait de me casser une jambe plutôt que de jouer à l'auteure militante qui donne de son temps aux plus démunis dans un putain d'atelier d'écriture !

C'est lui qui m'a reconnue.

Le con...

Après-demain, il va être jugé en appel et je parlerai de souffrances enfouies au plus profond de moi, de séquelles

QU'IL EMPORTE MON SECRET

niées pour pouvoir continuer, seule, à respirer et d'une vie qu'ils disent gâchée. Je raconterai une autre jeune fille, celle d'avant le drame, celle que j'ai voulu effacer dès le 15 juillet 1984, j'inventerai un « après » en mentant pour me protéger encore un peu, juste le temps de trouver la force d'être pleinement consciente de l'étendue du mal et de ses conséquences...

Trente et un ans à vivre sans aucun rappel des instants de cet été 84 qui aurait dû m'être fatal. Les médecins des urgences du centre hospitalier de Digne-les-Bains avaient prévu le pire pour l'adolescente que j'étais – diagnostic vital engagé, longue prise en charge psychiatrique recommandée –, et contre toute attente, y compris la mienne, j'en avais réchappé sans dégât apparent. Et pourtant la mort me semblait préférable, à l'époque, je l'ai attendue, stoïque, en bonne disciple d'Épictète, je ne voulais plus rien pour moi-même et me suis pliée docilement à l'ordre de la nature. Un choix réfléchi puisque je supportais et m'abstenais d'espérer.

Puis tout s'est effacé sans que je sache comment ni pourquoi. Personne n'a saisi le danger de cette amnésie, ils ont tous soufflé, ma mère la première.

J'aurais pu choisir d'être une victime recroquevillée sur ses malheurs.

Une solution de facilité, comparée à ce que je vis maintenant...

Je me serais laissée aller jour après jour, année après année, flottant sur mes souvenirs, et quand les images se

QU'IL EMPORTE MON SECRET

seraient estompées j'en aurais repris un peu, en me replongeant dans la scène de cette nuit du 14 juillet 1984 pour maintenir un niveau de douleur confortable. Car la sur-victimisation est une drogue dure qu'on sniffe par à-coups avec la promesse du plaisir au bout. Certains prennent goût à leurs souffrances, ils s'identifient à elles, des peuples entiers sont ancrés dans la mémoire de leurs douleurs ; certains ne vivent que grâce à elles en en faisant leurs racines, ce qui les fédère, les exclut, leur unique raison de justifier une vie de colère. Un destin tracé qui explique l'échec comme une fatalité, plus facile que de chercher les ressources pour se battre...

J'ai subi sans plainte, je me suis répété : « C'est ainsi », et jusqu'à maintenant ça rythmait ma vie. Une solitude confortable que Joël Domois a dérangée...

Mais il y a des choses qui sont hors de ma portée, des événements qu'avec la meilleure volonté du monde je n'aurais pas pu et ne pourrai jamais changer et qui s'enfilent, année après année, autour de mon cou. La vie est un collier, de perles ou de chien, tout dépend de l'aptitude qu'on a à sourire.

Il n'y a donc rien à comprendre, rien à expliquer, je ne peux, au mieux, qu'adoucir les choses et accepter d'être entourée des restes d'une vie qu'on m'a dérobée.

Pour le moment, je n'ai ni rage ni colère, j'entretiens le vide en moi, j'attends de comprendre, car un jour tout devra faire sens.

QU'IL EMPORTE MON SECRET

J'allume la lumière avec un soupir bruyant et m'assois au bord du lit. Mes pieds nus sont posés sur le parquet froid, des pieds d'enfant (je chausse du 36) que je regarde souvent avec étonnement ; on m'a dit un jour qu'ils étaient « grecs » parce que le deuxième orteil est plus long que les autres, je les trouve seulement laids.

Je suis sans intérêt.

J'allume une cigarette et laisse échapper la fumée, des volutes en forme de cercle, à intervalles réguliers.

La chambre est non-fumeurs, mais au point où j'en suis... Il me faudra quand même aérer avant que les femmes de chambre viennent faire le ménage, le cendrier est plein, je jetterai les mégots par l'entrebâillement de la fenêtre en évitant les tables en métal de couleurs vives de la terrasse déserte.

Dans le mélange d'odeur de tabac froid, de vapeurs d'alcool et de relents de vieille urine qui émanent de la salle de bains, je sens bien que je ne fais pas honneur au décorateur d'intérieur, qui a dû se prendre la tête pour satisfaire le plus grand nombre.

Chambre témoin d'une vie de merde.

Mon regard se perd, plus rien ne l'accroche. Je suis souvent sujette à la mélancolie et l'alcool accentue cet état, mais d'habitude je maîtrise plutôt bien.

L'image de Léo s'impose quand même, Léo qui doit dormir à Paris, Léo et ses yeux si doux, Léo et ses phrases si belles.

Pour rien.

QU'IL EMPORTE MON SECRET

Pas le courage de le revoir, aucune envie non plus, ça m'a passé aussi vite que ça m'a prise. Juste à la lisière de l'amour, juste quelques mètres avant que le voile de l'ennui, mon fidèle compagnon, recouvre tous mes fantasmes.

Je suis libre, ivre, face à tous les possibles, et soudain je n'ai plus goût à rien.

Je me lasse si vite...

Léo, je l'effacerai, il rejoindra la succession de portraits accrochés dans ce couloir sombre de ma mémoire que j'arpente, bêtement nostalgique, en traînant la patte les soirs d'insomnie après avoir tari la liste des films de mes acteurs préférés et entamé celle de mes amants.

Il n'y aura donc aucun lendemain après cette nuit blanche à Briançon, la seule avec lui. J'ai toujours su qu'il n'y en aurait qu'une, même sans Joël Domois et le procès.

Je regarde le bureau encombré de mes notes pour le procès. Comment ne pas blesser Léo ?

Il ne mérite ni ma méchanceté ni mon cynisme, je lui dois l'honnêteté. Et c'est ça qui risque d'être compliqué, car ma vie n'est qu'un tissu de mensonges.

À moins de lui écrire une lettre pour noyer le poisson et lui faire croire que ce « nous » était vrai. Remplir des pages et des pages en tenant ma place d'écrivain, puisque c'est mon métier, mais en évitant de tricher cette fois, ou au moins en ne trichant pas trop.

Une renaissance ? Non, quoi qu'il arrive, je ne reverrai jamais Léo, au pire cette lettre sera pour moi un simple

QU'IL EMPORTE MON SECRET

exercice de style osé, une idée de départ qui servira peut-être pour un prochain roman.

Mais il me faudra tout de même trouver des mots pour expliquer, pour convaincre, des mots qui se suivront en une longue caresse, une douceur que je vais extraire de mon cœur gelé, Léo y sera sensible, car depuis notre rencontre mi-septembre nous n'avons fait que nous écrire et nous toucher, de près, puis de loin. Il me faudra l'approcher lentement, comme une pute qui aguiche avant d'annoncer le tarif, le mettre en confiance en ne prenant aucun risque, en lui offrant ma paume ouverte mais gantée. Pour moi.

« L'espoir est une vertu d'esclaves », cette phrase d'Emil Cioran me revient à l'esprit. Je suis sur le chemin de la liberté, mais je dois marcher seule, sans m'encombrer. Je ferai donc cadeau à Léo d'une leçon de vie, lui donnerai le peu que j'ai appris pour lui éviter le pire : espérer.

Alors il souffrira – ou pas, peu importe, je suis certaine que celle qui dort à ses côtés près de la Bastille, collée au corps nu que je n'ai connu qu'une nuit, Ève, cette jeune femme qu'il se refuse maintenant à aimer et dont il partage la vie depuis cinq ans, sera là pour le recueillir comme avant. Car, honnêtement, rien n'a vraiment changé.

Une fine esquisse qui porte en elle les courbes des rêves d'un jeune amant, c'est si facile à gommer...

Surtout quand on sait leurrer.

QU'IL EMPORTE MON SECRET

Je décroche le combiné du téléphone posé sur la table de nuit et j'appelle le *room service* pour commander un grand pot de café et des croissants au beurre.

Le reste de la nuit va être long...

C'est au jour de m'attendre, maintenant.